

son ami qu'une heure auparavant il avait vu entrer chez lui, en secret, don Guilhem d'Azagra l'Alcade Mayor, que celui-ci l'avait averti, en confiance, d'un complot ourdi contre lui par un homme puissant qui aimait sa femme et ne pouvant réussir à la séduire, avait résolu de l'enlever; afin qu'il lui donna les plus grands détails sur ce complot dont la réalité lui fut alors démontrée. Que, sans doute, l'Alcade lui aurait révélé bien d'autres choses encore si on ne l'avait pas averti lui, don Luis, que le général de Tordesillas était au magasin et le demandait; don Luis s'était hâté de faire évader l'Alcade par la porte dérobée et il était descendu au magasin; il rapporta sa conversation avec le général et comment il avait acquis la certitude que l'auteur de ce complot était le général lui-même.

— Que faire? demanda dona Mercedès rouge d'indignation.

— Donner une leçon sévère à ce misérable! s'écria don Luis.

— Le tuer comme un chien! ajouta don Fabian.

— Ce soin me regarde, dit don Luis d'une voix sombre.

Le repas était terminé; il avait duré à peine vingt minutes.

Don Luis engagea les deux dames à se retirer pendant quelques instants.

— J'y consens, dit dona Mercedès, mais à l'heure du danger je veux être auprès de toi, dit-elle avec résolution.

— Tu y seras, lui dit don Luis en l'embrassant.

— Merçi, reprit-elle.

Et elle sortit entraînant Carmen qui voulait absolument rester près de son frère.

— Mon cher Fabian, dit don Luis à son ami, dès qu'ils furent seuls, une lutte terrible aura lieu entre don Lope et moi; un des deux mourra; don Lope est puissant, un ennemi redoutable; j'ai réfléchi, peut-être vaudrait-il mieux que vous partiez.

— Mon cher Luis, répondit fièrement le jeune homme, si je ne comprenais pas pourquoi vous me parlez ainsi, je ne vous le pardonnerais de ma vie, car ce serait la plus grave insulte que vous puissiez me faire; vous me connaissez, je suis ici et j'y resterai quoi qu'il arrive.

— Pardonnez-moi, dit don Luis en lui serrant la main, qu'il ne soit plus question de cela entre nous.

— Bien, je vous retrouve, merci; occupons-nous de nos préparatifs.

— C'est cela, votre domestique est-il sûr?

— Pablo est mon frère de lait, il est brave et dévoué, il se fera tuer sans reculer d'une semelle.

— Bon, nous allons passer la revue de notre armée.

Il toucha un timbre, Cuchillo entra.

— Appelez Patricio Casal et rendez vous ici avec lui, Pablo le domestique de don Fabian et le vieux batelier qui est arrivé avec moi, hâtez-vous.

Cuchillo sortit.

— Peut-être serai-je obligé de vous demander asile pendant quelques heures? reprit Luis.

— Pour tout le temps qu'il vous plaira, mon ami, s'il le faut nous soutiendrons un siège, je ne manque pas d'hommes braves et dévoués là-bas; notre ennemi ne nous tient pas encore; Santa-Lucia a déjà soutenu un siège contre les Espagnols pendant la guerre de l'Indépendance, nous verrons.

— Bravo, alors bataille!

— Bataille! répéta don Fabian.

Les domestiques entrèrent et se rangèrent respectueusement sur une seule ligne.

— Mes amis, dit nettement don Luis, je sais de source certaine que, avant une heure, une troupe de bandits commandés par le général don Lope de Tordesillas, gouverneur de la Sonora, doit envahir à main armée ma demeure, dans le but d'enlever dona Mercedès ma femme et votre maîtresse; les bandits seront au nombre d'une dizaine peut-être; comme votre vie à tous m'est précieuse et que je ne veux pas vous exposer à la perdre dans une querelle qui me regarde seul, je vous ai réunis pour vous annoncer que, résolu à me défendre avec l'aide de don Fabian de Salazar, mon ami, je vous rends votre liberté et je vous engage à veiller à votre sûreté immédiatement.

— Comme cela ne s'adresse pas à moi, dit le tio Perico en saisissant son fusil, je reste.

— Moi, je n'abandonnerai jamais mon frère de lait, dit Pablo, donc je reste.

— Ah ça! s'écria Patricio Casal avec colère, dites donc, vous autres, vous croyez Cuchillo et moi assez lâches et assez ingrats pour abandonner nos maîtres, sangre de Dios! si je le pensais!

— Bien parlé, dit Cuchillo à son tour, je suis bien malheureux que notre maître que nous aimons tous, suppose que nous sommes capables de l'abandonner.

— Je ne suppose pas cela, mes enfants, mais mon devoir m'ordonnait de vous parler ainsi.

— Ah! fit Cuchillo en riant, pardon, Seigneurie, mettons que je n'ai rien dit, ni Patricio Casal non plus, nous restons!

— Voilà! ponotua Patricio Casal; six hommes résolus sont bien forts, surtout quand le bon droit est de leur côté.

— Bien parlé, mes enfants! s'écria don Luis, nous montrons à ces bandits ce que nous savons faire.

— Oui, reprit Patricio, il est plus facile de tirer sur un bandit que sur un daim.

Les dispositions furent prises aussitôt; comme on ignorait le plan de l'ennemi, toutes les forces furent concentrées dans l'intérieur de la maison; seul, Patricio Casal resterait dans sa logette pour introduire le général, cela fait, il fermerait la grille, mettrait la clef dans sa poche, il accompagnerait le général pour l'annoncer; puis il irait rejoindre ses camarades; ensuite on agirait selon les circonstances.

Tout cela bien convenu, on passa à la distribution des armes, heureusement il n'en manquait pas.

Les machètes, les fusils, les revolvers furent distribués avec les munitions nécessaires, puis les domestiques embusqués sur les trois faces de la maison; celle donnant sur la rivière n'ayant pas besoin d'être surveillée, l'ennemi venant par terre; puis, dès que les bandits paraîtraient, les domestiques se réuniraient sur un seul point pour leur faire tête.

Les choses ainsi arrangées, les domestiques se rendirent à leur poste, Patricio Casal retourna à sa logette et don Luis alla retrouver les deux dames.

Toutes deux étaient tristes mais résolues; elles avaient abondamment pleuré; ce tribut payé à leur organisation féminine, elles s'étaient redressées fières et vaillantes; dona Mercedès, si douce, si calme d'ordinaire, semblait transfigurée, c'était une Lionne.

Don Luis lui expliqua le plan qu'il avait conçu et qu'elle devait exécuter; elle y applaudit et se déclara prête à le suivre de point en point.

Quand à dona Carmen ce fut autre chose, don Luis fut presque obligé de se fâcher pour la contraindre à obéir et à rester